

Cruelles amours pour ses 30 ans

06.10.2017

Critique » Une société où les «je t'aime» sont des condamnations: voilà ce que dévoile le Théâtre de l'Ecrou avec *Loups et Brebis* d'Alexandre Ostrovski, jusqu'au samedi 14 octobre dans la petite salle de Nuithonie. La compagnie a célébré joyeusement ses trente ans de création lors de la première, mercredi. Pour l'occasion, elle offre une comédie, ou plutôt une tragicomédie, exposant une lutte dissimulée mais non moins virulente pour le pouvoir, entre classes et sexes, dans une Russie aux portes de l'industrialisation.

Sur une scène disproportionnée, dix personnages se meuvent dans une chorégraphie qui, bien que manquant à l'occasion de dynamisme, impressionne par sa précision. Le spectacle était en effet destiné à la salle Mummenschanz et fut déplacé dans la petite salle trois semaines avant les représentations suite à une faiblesse dans la construction du bâtiment. Cet imprévu explique le large décor fait de panneaux sinueux, sorte de labyrinthe mouvant aux couleurs dissonantes, qui aurait sans doute eu plus d'impact depuis une vue englobante de gradin.

La mise en scène de Patrick Haggiag desservie par le changement de salle profite toutefois d'acteurs talentueux. Malgré une élocution parfois trop rapide, Jacqueline Corpataux honore ainsi admirablement son rôle d'avidie femme de pouvoir. Cette bienfaitrice autoproclamée, comptant sur la conscience des gens mais cependant prête à transiger avec la sienne, mène son monde à coup de dettes forgées et de manipulations psychologiques.

Dans ce paysage de prédateurs sans scrupule et de proies de tous profils, le public est propulsé en complice de cruelles manigances. Les rires se font jaunes, comme dans la scène où un banquier ingénu perd sa liberté adorée de célibataire pour se marier puis partager son patrimoine au profit d'une

demoiselle perfidement charmante. Parmi ces personnages, on se prend presque à envier la vieille tante inoffensive, sublimée par le jeu touchant de Vincent Rime, qui échappe à la joute du pouvoir à cause de sa faiblesse.

L'inéluctable histoire de manipulation trouve son écho dans la musique lancinante qui ponctue les scènes et qui se fait de plus en plus insupportable. Une bonne dose d'ironie teinte également du début à la fin cette création douce-amère où les brebis se laissent manger humblement. Il n'en fallait pas moins pour accrocher les trois rangées de spectateurs à cette pièce difficile, posant tous les enjeux de la littérature russe du XIXe siècle dont des toiles étendues de personnages aux noms compliqués et les subtiles réflexions sociales qui se dérobent dans des trivialités. **MAEVA PLEINES**